N° 38. (1re ANNÉE.) 4 MAI 1830.

L'ORGANISATEUR.

JOURNAL DE LA DOCTRINE DE SAINT-SIMON.

L'ORGANISATEUR paraît une fois par semaine. — On s'abonne au bureau du journal, rue Monsigny, n° 6, chez Alexandre MESNIER, place de la Bourse, et chez les directeurs des postes des départemens. — L'abonnement est de 25 fr. pour l'année, 13 fr. pour six mois, et 7 fr. pour trois mois.

CORRESPONDANCE.

Vous êtes pour vous-même, dites-vous, un objet d'étonnement. Vous avez peine à vous comprendre. Eh quoi! aimer d'un égal amour le catholicisme et la révolution! sympathiser avec les moines du XIIe siècle et les jacobins de 93! encenser tour à tour, et tout aussi dévotement, la Vierge et l'Enfant-Jésus, les déesses de la Raison et de la Liberté! Vous sentez qu'il y a là une contradiction qui vous choque, qui vous indispose contre vous-même, contre nous peut-être, et vous nous priez de ne plus nous occuper de vous, de vous abandonner.

Certes nous ne vous abandonnerons pas, car vous avez besoin, plus que tout autre, et dans ce moment surtout, de l'enseignement moral de la doctrine, des louanges et des réprimandes de l'un de ses Pères. Que je vous mette en repos d'abord sur les objets, en apparence contradictoires, de votre enthousiasme.

Votre égale admiration pour le triomphe du christianisme et celui de la révolution française ne nous cause pas un vif étonnement : ces deux faits ont concouru activement à l'émancipation de la portion la plus nombreuse de l'humanité. Le second, sans doute, fut la conséquence du premier, et n'offre ni la même durée ni la même importance; mais il est plus rapproché de nous; le souvenir de la révolution est encore empreint dans votre imagination; on vous a bercé de ses chants patriotiques; vous avez marché sous ses bannières; les débris des assemblées, des clubs, des armées républicaines, sont encore debout et vivant autour de vous.

Combien de fois des témoins oculaires vous ont parlé des solennités de la Fédération, de ses triomphes, de ses fêtes communes! Non, ces hommes qui avaient combattu de leurs mains, qui avaient contemplé de leurs propres yeux ces fêtes publiques et harangué le peuple de leur bouche, ces hommes passionnés ne vous induisaient point en erreur, en vous faisant partager leur vieil enthousiasme.

La révolution n'a pas régénéré la société, mais elle a tout préparé pour sa régénération. La révolution a brisé les restes du lien religieux qui gênait son développement après l'avoir favorisé; elle a détruit un gouvernement usé, une hiérarchie, une justice vieillies; elle a détruit jusqu'aux mœurs, aux habitudes, jusqu'à la politesse et la courtoisie anciennes, qui n'étaient plus que corruption et qu'hypocrisie. A ce titre, admirons la révolution.

Mais ces mœurs, ces habitudes, cette justice, cette hiérarchie, que la réforme et la révolution firent disparaître, avaient été bienfaisantes avant d'être funestes; elles avaient été saintes; Dieu les avait fait croître et prospérer avant de les anéantir.

Contemplons l'Europe sous le catholicisme et la féodalité. Une autorité spirituelle prend place au-dessus de l'autorité militaire; une justice douce, régulière, succède aux épreuves de l'eau et du feu, aux jugemens par combats; d'innombrables monastères offrent un asile assuré aux travaux des savans et aux douces vertus des vierges qui fuient la brutalité d'une société toute guerrière; l'affranchissement des serfs devient une obligation, une cérémonie religieuse; et la chevalerie, enfin, en courbant les guerriers sous le patronage des dames et de l'Église, consacre la force au redressement des torts, au soutien des faibles. A tant de titres, admirons le catholicisme.

Et disons plus : tous les âges de l'humanité ont eu leur amour, leur enthousiasme; ils ont tous droit à notre admiration. Notre condition *perfectible*, et par conséquent *imparfaite*, nous oblige à des préférences, nous force de comparer et de choisir; mais dans cette longue suite de siècles, et parmi tous les instrumens de progrès que Dieu nous donna, ce serait un blasphème, un sacrilége, d'en réprouver, d'en condamner aucun. L'histoire ne contient pas un événement qui ait changé la face des sociétés, qui ne doive émouvoir nos sympathies. Les générations passées ne contiennent pas un seul homme qui ait fait marcher l'humanité, dont la vie ne soit une belle œuvre, une œuvre utile et sainte devant Dieu. Admirons donc, célébrons le catholicisme, la réforme, la féodalité, la royauté, la révolution! et, toutefois, souvenons-nous que toutes ces puissances d'organisation ou de destruction du passé ont accompli leur mission, qu'elles sont en arrière des progrès humains; que nous ne vivons pas aux temps des Mirabeau, des Louis XIV ou des Luther; que nous ne sommes pas contemporains de Grégoire VII ou de St-Paul; souvenons-nous que Dieu exige de ses enfans plus qu'une admiration stérile pour des temps qui ne sont plus

et que s'il eût voulu borner notre enthousiasme aux prodiges opérés par le catholicisme ou la réforme, il nous eût fait naître à une époque où, par le dévouement de toute notre vie, nous aurions pu hâter et multiplier leurs prodiges.

Si les catholiques et les réformés, si les royalistes et les révolutionnaires entreprirent avec audace et ferveur des transformations humaines plus ou moins étendues; nous, nous avons à entreprendre une transformation, une régénération radicale. Tous les progrès opérés jusqu'à ce jour ont produit, la plupart, des organisations sociales incomplètes et provisoires, qui ne furent que des acheminemens vers l'*association universelle* que nous pouvons enfin concevoir et réaliser. C'est là le progrès, l'immense progrès qu'il nous appartient d'accomplir. A nous, il a été donné de régler les rapports d'âge, de sexe, de parenté, de fonction, de régler toutes les relations humaines et toutes les relations de l'humanité avec l'univers, *sur la perfectibilité infinie de l'humanité et de l'univers.* A nous il a été donné de produire directement une organisation sociale complète et définitive; à nous, de propager le précepte de l'*inégalité devant Dieu*, base de la hiérarchie de la famille humaine. Les catholiques n'ont sanctifié que les travaux spirituels, parce que l'esprit seul était susceptible d'une direction *pacifique*; les seigneurs féodaux et les rois ont gouverné et administré *militairement* les intérêts temporels ou matériels, parce que la vue morale pacifique n'avait pas encore pu les comprendre. Mais maintenant que l'énergie matérielle des hommes s'applique principalement à des travaux pacifiques susceptibles d'une direction morale, sociale, religieuse, nous devons sanctifier l'industrie aussi bien que la science, et consacrer hardiment à la célébration de la bonté divine les joies de *l'esprit* et celles de la *chair*. Les chrétiens ont divisé Dieu et n'ont adoré qu'une de ses faces : nous devons connaître et pratiquer Dieu sous ses deux faces, et l'adorer dans son unité. Les révolutionnaires se sont arrêtés devant la constitution actuelle de la propriété, nous lèverons cette dernière barrière. Le christianisme a commencé l'affranchissement des femmes; nous l'achèverons. L'amour ne sera plus un sentiment purement individuel et plein de contradictions, faisant régner les femmes en public, et les faisant, au logis, obéir en esclaves. Nous nous passionnerons pour ces tendres moitiés de l'*être humain;* nous nous passionnerons pour les femmes, non-seulement parce qu'elles sont douces, gracieuses, aimantes, plus aimantes que nous, mais parce qu'elles sont nées, ainsi que nous, pour l'autorité comme pour l'obéissance, parce qu'il y a parmi elles des prêtresses, des directrices des travaux scientifiques et industriels, de même que parmi les hommes il y a des prêtres, des chefs de la science et de l'industrie. L'amour, le mariage, deviennent une union sociale aussi bien qu'individuelle, et par conséquent complétement religieuse. Après l'éducation, la tâche politique la plus importante des gouvernans, prêtres et prêtresses, est de rechercher les jeunes époux qui forment les deux moitiés d'un même être, sous le triple rapport moral, intellectuel et physique, et de les réunir dans la fonction qui leur est propre. Le catholicisme travaillait activement à faire prédominer le mérite moral et intellectuel sur la naissance; la chevalerie elle-même, cette institution de guerriers, mais de guerriers chrétiens, tendait également à subordonner la naissance au mérite, tel surtout qu'elle pouvait le comprendre, au mérite militaire. Pour nous, plus de privilége de sexe, d'éducation ou de fortune! plus d'héritage! à chacun selon sa capacité! à chaque capacité selon ses œuvres!

Mais vous connaissez la foi nouvelle; vous avez assisté à nos réunions, et c'est après tous les efforts de nos frères pour vous convertir que vous désespérez aujourd'hui de vous-même, et nous priez de vous abandonner!

Mon fils, car la supériorité morale que j'ai évidemment sur vous me donne le droit de vous appeler de ce nom; mon fils, peu de mois déjà se sont écoulés depuis que j'ai déposé dans les mains des chefs de la doctrine, dans les mains des premiers pères de la famille humaine, ma vie entière, mon passé et mes espérances. J'ai puisé dans leur affection la force de devenir père à mon tour; j'ai converti, j'ai engendré à la vie St.-Simonienne ceux que j'ai jugés les plus dignes de se passionner pour les joies de l'avenir, qui sont aussi celles du présent. C'est entouré de la tendresse paternelle de mes chefs et de la tendresse filiale de mes inférieurs, c'est tout rayonnant d'une double auréole, que je me présente à vous, dans la sainte majesté d'un apôtre de la foi nouvelle.

Mon fils, tout ce que j'entends dire autour de moi m'afflige profondément. Avec quel sentiment avez-vous approché les successeurs de S[t].-Simon? et quelle a été votre pensée jusqu'à ce jour? vous n'avez été ému que d'un misérable sentiment de curiosité. Vous avez pensé qu'il s'agissait seulement d'un système d'idées bizarres, qu'un homme qui se dit complaisamment bizarre ne pouvait se dispenser de connaître; vous avez cru pouvoir juger dès le début une doctrine qui doit transformer l'humanité et la planète qu'elle habite, une doctrine qui est la parole vivifiante de Dieu. Vous vous êtes joué de ce qu'il y a de plus saint à la surface du globe; vous avez traité de puissance à puissance, de pair à compagnon, les hommes dévoués, les hommes vraiment divins, les seuls grands hommes qui existent! et vous l'avez fait sans honte! vous! et qui êtes-vous?... Quelle vive bienveillance, quel ardent amour avez-vous jamais ressenti pour ce monde au milieu de qui Dieu vous a fait naître? Par quels actes, quel dévouement, quels sacrifices lui avez-vous fait apercevoir que vous étiez *vivant*? Vous êtes entouré d'hommes plus forts et d'hommes plus faibles que vous; quand avez-vous montré aux uns le respect, la confiance; aux autres, la tendresse, la douce protection que vous leur deviez? Dites-moi qui vous aime, qui vous suit, qui vous cherche; dites-moi qui vous enseigne et qui vous écoute? Ah! comprenez donc enfin ce que signifie l'isolement où vous vivez. Vous vous aimez et vous vous caressez tout seul; vous êtes pour vous-même un objet de vanité et de flatterie. Nos frères ont été au-devant de vous, ils espéraient vous faire partager les contentemens délicieux qu'ils éprouvent : ils se sont efforcés d'embraser votre ame du sentiment, de la passion, du feu divin qui va régénérer radicalement

tous les hommes; et vous êtes resté plongé dans vos éternelles hésitations; vous avez craint de sortir de votre tiédeur, de votre oisiveté, et vous ne vous êtes abandonné à la foi St.-Simonienne que tout juste ce qu'il fallait pour vous laisser la *liberté* de contempler en vous-même le nouveau degré d'originalité qu'elle vous donnait! Vous, l'égal de ces hommes aimans, fervens, en qui la parole de Dieu est incarnée, et qui la propagent! Non, je vous dis que vous n'êtes pas l'égal du plus petit d'entre nous. Vous n'êtes pas même l'égal de ces missionnaires rétrogrades, de ces abbés ultramontains, de ces prélats espagnols contre lesquels votre bile s'allume. Mon fils! mon fils! vous n'êtes l'égal, *en ce moment*, que de ceux qui sont assez orgueilleux pour ne point reconnaître de supérieurs, et assez impuissans pour ne faire chérir à personne une place au-dessous d'eux.

Je vous parle un langage rude, mais je vous crois assez fort pour l'entendre; quand Dieu veut amener à lui les esprits, les cœurs faibles, il les attire par un langage tendre, par de douces caresses. Quand il veut convertir saint Paul, il envoie la foudre qui l'éblouit, l'étouffe et l'ébranle jusque dans la moelle des os. Vous avez besoin qu'on vous fasse sentir le vide glacial, le néant où vous vous êtes englouti, vous qui étiez né pour vivre d'une vie de poésie et d'enthousiasme. Oui, j'en crois les regrets de mes frères, j'en crois leurs tendres souvenirs; cette amitié qu'ils vous portent, malgré le peu de cas que vous en faites, est pour moi un témoignage assuré de tout ce qu'il y a de bon en vous. Celui qui sait se faire aimer quand il s'éloigne et nous délaisse, celui-là porte en lui l'empreinte d'une vocation certaine, et, par le souvenir que nos cœurs en ont gardé, Dieu nous rappelle qu'on n'a pas encore assez fait, qu'il faut le suivre, le presser, l'étreindre, jusqu'à ce que les larmes viennent dans ses yeux, le sourire sur ses lèvres, jusqu'à ce qu'il s'élance à nos côtés, plein d'amour, de foi, d'énergie, prêchant cet avenir que Dieu nous envoie et que nos efforts réalisent à tout moment. Ah! vous-même, mon fils, croyez à ce touchant témoignage, croyez à ces vives émotions que vous fait ressentir tout ce qu'il y a de grand, de généreux, de poétique dans l'histoire des hommes. Vous êtes artiste, vous êtes prêtre, vous devez compte à Dieu d'une vie de prêtre.

Pourriez-vous mettre plus de confiance dans vos habitudes de cœur, d'esprit et de corps, que dans la parole d'un père de la religion nouvelle? Songez-y : toutes vos inclinations, toutes vos pensées, tous vos actes vous ont été imposés par le siècle où vous vivez, et ce siècle n'est digne, à vos propres yeux, que de mépris ou de pitié. Ce sont les préjugés dont on berçait nos grands-pères qui vous retiennent encore dans l'attente, qui vous engourdissent et vous endorment dans une coupable inaction. Sans ces préjugés détestables, vous auriez senti, depuis long-temps quels regrets, quels tourmens, quel supplice vous prépare la destinée que vous vous êtes faite.

Si Dieu n'est pas un vain nom, s'il existe, s'il nous est même impossible d'imaginer une existence que la sienne ne contienne pas; si DIEU est cette UNITE VIVANTE, qui aime et qui est aimée, qui commande et qui obéit, qui agit et réagit, liant amoureusement les hommes et les femmes en une seule famille, et cette famille avec le monde; si DIEU est l'ÊTRE UNIQUE, qui, sans cesser d'être UNIQUE, crée en lui tous les êtres et les fait croître dans sa BONTE INFINIE, dans sa SAGESSE SUPRÊME et son ETERNELLE BONTE, assurément, mon fils, SA BONTE PARFAITE ET INFINIE se manifeste à nous, *êtres finis et perfectibles*, par le sentiment le plus favorable au bonheur du plus grand nombre; SA SUPRÊME INTELLIGENCE se manifeste à nous par les raisonnemens, les idées qui expliquent et développent le mieux ce sentiment; SA TOUTE PUISSANCE, par les actes qui le réalisent; et DIEU lui-même se laisse voir et toucher dans l'UNITE formée par les ÊTRES *et les* CHOSES qui aiment et sont aimées, qui commandent et obéissent, qui transforment et sont transformées, selon le nouveau sentiment favorable au bonheur du plus grand nombre. C'est DIEU lui-même, mon cher fils, qui fait aujourd'hui ce que nous faisons; c'est DIEU qui parle par nos bouches, et qui écoute dans les oreilles de ceux qui sont touchés et enthousiasmés de nos paroles. Concevez, enfin que vous, qui vous contentez d'admirer froidement la doctrine, vous n'avez point d'amour pour Dieu, puisque vous ne *nous* aimez pas; vous n'avez pas l'intelligence de Dieu, puisque vous n'unissez pas vos efforts aux *nôtres*. DIEU qui est TOUTE PERFECTION se manifeste à nous, *dans le temps*, par une PERFECTIBILITÉ UNIVERSELLE ET INFINIE. Certes, il ne vous a pas doué d'un amour *perfectible* pour vous constituer le juge et le critique de ses œuvres, pour vous faire dire : « Les commencemens de la » régénération St.-Simonienne sont *imparfaits*; Dieu ne » me fait rien voir, en eux, de son amour, de sa sagesse, de » sa puissance *infinies*; ou, pour le peu qu'il m'en montre, » je ne lui livrerai ni mon cœur, ni ma tête, ni mes bras! »

Méditez ce que je viens de vous dire : j'ai mis le doigt sur la plaie. Oui, je suis convaincu que c'est l'idée chrétienne d'une *perfection mystique* qui vous tourmente et vous empêche de sentir tout ce qu'il y a de bonheur, de gloire et de puissance dans le sentiment de la *perfectibilité*. Vous êtes, à votre insu, préoccupé de cette pensée que Dieu, *Être parfait*, ne peut se manifester que par des choses *parfaites*. La religion de l'avenir ne se présente pas à vous avec des temples, des fêtes, une liturgie, des sacremens; il vous semble dès-lors que ce n'est point une religion, et tous les élans dévots de votre ame se dirigent encore vers les pratiques catholiques. — Mais, dites-moi, le culte pompeux du catholicisme, qui vous émeut si profondément, ne fut-il pas soumis lui-même à cette loi de *perfectibilité* dont Dieu vivifie toutes choses? Pensez-vous que ces immenses cathédrales soient sorties tout à coup de dessous terre avec leurs ogives, leurs flèches aiguës, leurs riches vitraux? Les chrétiens se sont-ils assemblés d'abord au son de l'orgue et des cloches? les premiers évêques officiaient-ils sur des autels chargés d'or et de pierreries, entourés du chœur mélodieux des prêtres et des vierges, et au milieu d'un nuage de parfums? voyait-on les nouveaux convertis, tous couverts d'habits magnifiques, élevant vers le ciel des croix d'argent et d'éclatantes bannières, venir composer, d'eux-mêmes, ces représentations évangéliques, ces longues processions et toutes les solennités du moyen-âge? Non : le *culte*, le *dogme* et la *charité* même se perfectionnèrent à mesure que la foi s'étendit. Il fallut dix siècles de propagation pour que l'on pût fonder le catholicisme et prêcher les croisades; il fallut douze siècles d'élaborations théologiques pour que saint Thomas pût écrire la *Somme*. Avant que les pieuses corporations des artistes du catholicisme eussent élevé ces monastères, ces abbayes, ces cathédrales *chrétiennes*, que nous nommons à tort *gothiques*, d'autres artistes moins fervens, moins inspirés, avaient employé les richesses de l'église à construire des temples sur le modèle de ceux des payens. Avant d'être assez riches pour bâtir ces temples, les chrétiens s'étaient assemblés dans les vieux édifices abandonnés par les dieux du polythéisme; avant d'entrer dans ces vieux édifices, les chrétiens avaient consacré à leurs assemblées de simples habitations particulières; ils s'étaient réunis dans le *cénacle*, dans les catacombes. — Imaginez ce que furent d'abord les *richesses* de l'église? De misérables aumônes que l'on partageait entre les plus nécessiteux, entre les plus affamés. Constantin, converti à la foi chrétienne, autorisa les associations religieuses à posséder des biens-fonds, et permit à tous les citoyens de léguer leurs biens aux églises : c'est à partir seulement de cette époque que chaque cathédrale eut son patrimoine comme le siége de Saint-Pierre, et chaque diocèse un économe chargé d'en régir les intérêts temporels; le sort des pauvres fut journellement assuré; l'église put élever des temples, décorer les autels et entretenir ses ministres. — Il fallut des siècles pour régler la célébration du service divin, pour fixer toutes les parties de la *messe*. On la

composa d'une foule de symboles et de souvenirs de la vie du Christ ou de l'histoire de son église. Les *cierges* rappelèrent le temps où l'on prêchait dans la nuit des catacombes; l'*autel* et les tissus qui le recouvrent représentèrent les tables qui servaient à la sainte cène; la *cène* elle-même devint l'image du sacrifice de Jésus; l'*offertoire* rappela les dons que les fidèles apportaient pour les agapes, ou repas de charité; et l'*élévation*, la coutume où l'on était d'exposer aux regards religieux du peuple le pain et le vin, avant de les bénir et de les distribuer. Ce ne fut qu'au commencement du 7e siècle que Grégoire-le-Grand créa la liturgie, et fixa définitivement le rituel romain, la division des paroisses, le calendrier des fêtes, le service et le costume des prêtres et des diacres; toutefois, plusieurs fêtes importantes n'existaient pas encore: La Toussaint, la fête des Morts, la Fête-Dieu ne furent fondées que du neuvième au treizième siècle, et il fallut toute la sainte énergie d'un Hildebrand pour imposer aux églises latines un même rite, une même langue, et un culte uniforme. — Ces confréries et ces communautés régulières que vous admirez à juste titre, que furent-elles à leur origine? des réunions de cénobites, quelques anachorètes isolés, vivant dans l'indépendance des déserts de la Thébaïde. Le but de ces premiers solitaires n'était ni le progrès de la science, ni l'éducation des jeunes prêtres, ni les défrichemens des terres incultes, ni la multiplication des manuscrits: leur but était purement individuel; il s'agissait pour eux de fuir le monde et de châtier leur chair. Se nourrir de racines, de fruits sauvages, dormir sur des cailloux, ne se livrer au travail que pour se procurer quelques vêtemens grossiers ou dans l'unique intention de se mortifier, passer des mois, des années entières, immobiles sur le chapiteau d'une colonne; telles étaient les occupations des prédécesseurs des enfans de St.-Bazile, de St.-Benoît, de St.-Dominique, tel était le germe de ces innombrables couvens qui formèrent comme le corps de réserve de l'église militante, et où les souverains pontifes purent, jusqu'à deux fois, renouveler leur clergé séculier, que le contact continuel d'une société, moitié démoralisée, moitié sauvage, avait corrompu. — Si la hiérarchie fut lente à se *perfectionner* dans le clergé régulier et séculier, ce fut avec bien plus de lenteur encore que l'on astreignit les fidèles, pendant le service divin, à des règles d'ordre et de décence, *de moins en moins* IMPARFAITES. Au quatrième siècle, le peuple applaudissait encore les prédicateurs, comme naguère les gladiateurs et les comédiens. Les agapes, ou repas de charité qui suivaient ou précédaient la cène, la confession *publique* de *tous* les péchés, étaient encore journellement une occasion de scandale. Ce ne fut que dans le siècle suivant que le clergé put abolir les agapes, et instituer pour les pécheurs scandaleux la confession *secrète* à un *seul* prêtre. Il fallait que la dévotion, *de plus en plus* fervente, intelligente et industrieuse, découvrît une foule de pratiques minutieuses pour enchaîner la violence, la grossièreté, l'imbécillité d'un peuple encore esclave ou sauvage: ces pratiques ne furent inspirées que dans la suite des siècles; le *signe de la croix*, pratique simple, qui seule, peut-être, pouvait faire impression sur le peuple, et le maintenir dans une même direction, le signe de la croix ne fut en usage que deux cents ans après le martyre de l'*Homme-Dieu*. — Dans tout l'intervalle de temps qui sépare la conversion de Constantin de la prédication des apôtres, il n'y eut, à proprement parler, ni sacremens, ni liturgie. Le *baptême* était une ablution symbolique, administrée au néophite par celui qui avait le plus contribué à sa conversion; la *communion*, un repas consacré à la mémoire du maître. Il n'y avait alors ni *droit canon*, ni *officialités*; toute la *juridiction ecclésiastique* consistait en arbitrages jugés par l'évêque; toutes les *cérémonies*, toutes les *solennités* se bornaient à des réunions dans le cénacle ou dans les catacombes; tout le *service divin*, aux enseignemens et aux prédications des disciples. — Aussi combien de payens et de Juifs restèrent indifférens et froids devant la simplicité des œuvres et de la dévotion des premiers chrétiens! Combien vécurent irrésolus, dans l'attente et l'inaction, considérant ces *nouveaux religionnaires* comme des *philosophes* qui n'avaient *point de* RELIGION, puisqu'ils n'avaient ni *temples*, ni *autels*, ni *victimes*, ni *prêtres*.

Auriez-vous imité ces vieux *admirateurs* de la mythologie ou de la loi moïsiaque? Transportez-vous au temps merveilleux des St.-Jean et des St.-Paul, et dites-moi si vous allez délaisser les assemblées modestes des successeurs de Jésus et *chercher Dieu* dans les fêtes imposantes des payens ou des Hebreux? non; je vous vois sortir du temple de Jérusalem, vous descendez du Capitole, vous dépouillez les vieux préjugés, les vieux souvenirs de ces religions mortes, et vous vous approchez de l'Église naissante qui marche vers de si neuves, vers de si belles destinées; vous brûlez d'entendre les régénérateurs de l'espèce humaine; vous voulez les croire, les suivre, et sous leur tutelle propager comme eux le nouveau sentiment, la NOUVELLE RELIGION que Dieu a révélé au monde.

Ah! ne regrettez pas ces temps de simplicité, de foi, de renouvellement! Voici une alliance qui fait pâlir toutes celles qui l'ont précédée. Voici de nouveaux St.-Paul, tout rayonnans, tout brûlans d'un amour qui éclipse l'amour *chrétien* du vieux St.-Paul. — Non, nous n'avons pas les temples, les cérémonies, les sacremens que nous posséderons dans l'avenir. Dieu veut que ces saintes pratiques nous soient inspirées par nos œuvres, et les œuvres qui nous les inspireront, que sont-elles, sinon la prédication, la propagation du nouveau sentiment, de la *nouvelle religion* qui les contient en germe?

Croyez-moi; dans ces hommes que vous voyez pénétrés d'une mission religieuse, il n'y a rien de trivial, d'ordinaire, rien d'*humain* qui ne soit DIVIN. Toutes les *imperfections* qui PERFECTIONNENT sont PARFAITES.

La religion est ce qui lie l'homme à l'homme, et les hommes au monde qui les entoure. Où peut-on dire, aujourd'hui que les religions existantes à la surface du globe sont toutes en décadence, qu'une nouvelle religion se forme? Je vous adjure de dire s'il est possible qu'une nouvelle religion se forme autre part et autrement qu'en nous et par nous! Franchissez donc le dernier intervalle qui vous sépare de nous, et proclamez hautement qu'il n'existe, maintenant, d'autres pratiques religieuses que nos travaux de propagation, nos voyages, nos correspondances, nos enseignemens et nos prédications; proclamez que le seul temple béni de Dieu est le lieu où nous prêchons; que la seule hiérarchie bénie de Dieu est celle qui nous inspire l'obéissance pour nos supérieurs, et pour nos inférieurs une douce autorité. Nos réunions intérieures, nos assemblées publiques sont des solennités saintes; nos paroles sont une liturgie; nos actes, des sacremens.

« Parfois, dites-vous, dans vos retours vers le catholicisme, *vous voudriez* COMMUNIER! » Mon fils, consacrez toute votre vie, tout votre être, à l'ŒUVRE COMMUNE que nous avons entreprise. *Vous voulez communier*..... JETEZ-VOUS DANS NOS BRAS!!!

CH. D.